

J'étais plutôt inquiet, en arrivant à Santiago, car je me demandais vraiment dans quel état j'allais retrouver les rues, les places et les édifices de cette ville que je connais bien et que j'aime plus que toute autre. Les images que m'avaient transmises quelques amis d'ici et de là-bas, les très rares reportages que nos chaînes de télé obsessionnellement tournées vers les seuls Etats-Unis avaient diffusés avec une parcimonie irritante, les quelques récits, brefs et très incomplets, auxquels j'avais pu accéder, tout cela laissait imaginer une ville en état de destruction avancée, une population écrasée par l'ampleur de la tâche de reconstruction et des perspectives à court, moyen et long terme parfaitement désastreuses.

Je suis arrivé à Santiago, le dimanche 6 janvier vers 11 heures du soir. Quand la vieille Lada, à la carrosserie bleue plurielle qui m'amenait à l'hôtel en compagnie de mes deux amis et de nos quatre valises - dont deux sanglées sur un « fixe au toit » digne de la grande époque - déboucha sur le carrefour de « Trocha » - un des principaux et très populaires « points chauds » de la ville, que nous avons quitté quelques mois plus tôt en pleine animation carnavalesque - je fus surpris de constater que la rue était à nouveau barrée, occupée par une incroyable déclinaison de baraques à poulet, à saucisses, à bière et à sandwiches, que la musique avait de nouveau conquis tout l'espace sonore et que la foule ondulante et fondamentalement gaie était à nouveau au rendez-vous. Même chose sur le Parc Cespédès, la place centrale où cathédrale et mairie se font face et où se déroulent quasiment tous les événements majeurs de la vie locale.

Sur les trottoirs et dans les bars de la rue Enramadas, artère piétonne et commerçante de « l'hyper-centre », j'ai retrouvé les mêmes cohortes de jeunes, sapés comme des princes et des princesses de la nuit torride, copieusement imbibés de bière pour une bonne part d'entre eux, dragueurs-ravageurs, hilares et sonores. La journée avait été longue et fatigante. Je suis resté sur cette impression-là et j'ai remis au lendemain la confrontation avec le nouveau visage de Santiago.

Le lundi matin, une première sortie matinale jusqu'au Parque Céspedes m'a offert un début d'approche : la place est vide de tout arbre et le regard balaye désormais d'un seul coup et sans obstacle la vaste esplanade et les bâtiments qui l'entourent. Ce sera d'ailleurs une des marques les plus remarquables des effets de celui que tout le monde ici appelle « Sandy ». On découvre sans cesse des paysages nouveaux, comme si le champ de vision sur la ville s'était soudainement élargi. Débarrassées de leur écran de verdure, des façades apparaissent, somptueuses dans certains quartiers résidentiels, lépreuses dans d'autres parties de la ville, des rues et des avenues gagnent en majesté ce qu'elles perdent en ombrages, et à certains endroits, les arbres abattus ont déjà été remplacés par des sculptures ou des bouquets de drapeaux. La végétation, qui pousse ici à très grande vitesse, a déjà reverdi et redonné de l'éclat à la grisaille qui avait, selon tous les témoignages, envahi la cité au lendemain du passage du cyclone.



Un rapide tour de ville permet assez vite de mesurer l'ampleur des dégâts, même si, d'ores et déjà et deux mois et demi après le « phénomène » la quasi-totalité des rues a été rendue à la circulation, la montagne de gravats évacuée et une partie des toits remplacée ou bâchée. Dans le centre historique, mais plus encore du côté du port et de l'avenue de l'Alameda qui le longe, les destructions sont considérables. Le long hangar de tôle des entrepôts généraux qui fait face à la « fabrica de Ron » est éventré à de nombreux endroits et se trouve partiellement à ciel ouvert, le toit de la nouvelle gare ferroviaire a été emporté ou déchiqueté en de nombreux endroits, les logements aménagés dans les locaux de l'ancienne gare ont vu de nombreux murs et toits s'écrouler – miraculeusement sans faire de victimes – et les habitants de ces très modestes baraques partagent maintenant leur vie entre les pièces restées debout où s'entasse tout ce qui a pu être récupéré, et des cours encore encombrées de tuiles, de briques, de planches et de tôles, de meubles éventrés et d'un fatras d'objets hétéroclites venus finir ici leur course folle. Ancienne employée des chemins de fer, Martha Ines vit ici avec sa fille Yesica de 8 ans. Le premier étage de la maisonnette de briques n'a pas résisté et s'est effondré au milieu du patio, le toit de tôles de la partie cuisine s'est littéralement envolé. Très provisoirement rafistolé, il ne pourra être réparé que lorsque la maman aura reçu, en réponse à sa déclaration de sinistre, l'autorisation d'acheter les matériaux nécessaires.

A quelques pas de là, le restaurant « Club nautico » dont la vaste terrasse couverte de palmes et l'annexe aménagée sur un bateau amarré offraient une vue superbe sur le coucher de soleil dans la baie n'est plus qu'une charpente béante que des équipes d'ouvriers s'emploient à réparer. Même chose à l'hôtel Rancho, au restaurant « Mi Santiago » également recouverts en partie de toits de palmes.



Dans les rues de la ville des groupes d'électriciens et de techniciens de l'Etecsa (télécommunications) s'activent avec échelles et tambours de câbles pour remettre en état l'ensemble des réseaux, évidemment mis à mal par « Sandy ». Toutes les forces vives du pays ont été mobilisées et le sont encore : des groupes d'ouvriers ont été dépêchés de toutes les autres provinces et des équipes, renforcées par des dizaines de techniciens et de monteurs venus de Bolivie et du Venezuela. L'état cubain a distribué des « rations énergétiques » à tous les professionnels des divers secteurs (santé, sécurité civile, énergie, eau, bâtiment, maintenance et tous les domaines impliqués collatéralement) qui ont travaillé 12 à 15 heures par jour pour remettre le pays en état. C'est le cas du papa de Yamileidis, un grand gaillard aux mains de géant et à la poigne redoutablement vigoureuse, mécanicien auto, qui me montre avec fierté les bidons de 5 litres d'eau et les packs de produits qui lui ont été attribués, pour accompagner tous les efforts qu'il a fournis afin de faire fonctionner coûte que coûte tout ce qui pouvait rouler, transporter, tracter face à des besoins

immenses. Les bidons servent désormais à stocker l'eau qu'on aura fait bouillir conformément aux conseils donnés par le Ministère de la Santé Publique (MINSAP).

Autre conséquence bien visible du phénomène, les points de désinfection installés à l'entrée de tous les lieux appelés à recevoir du public : trois bouteilles (eau avec détergent, eau claire, eau chlorée) une cuvette et un bac ou une serpillère en guise de pédiluve. Les Cubains s'y soumettent plus ou moins sérieusement, les uns se lavant consciencieusement les mains en respectant la chronologie, d'autres ignorant superbement l'attirail sur lequel veille, dans la plupart des cas, un employé de la maison. Quelques cas de choléra avaient fait leur apparition à Cuba avant le passage de Sandy, les problèmes d'approvisionnement en eau et la présence de nombreuses poches d'eau stagnante ont amené les autorités à prendre des mesures immédiates et à responsabiliser la population afin de se prémunir contre les risques d'épidémie. Cela n'est possible, bien évidemment, que si la population est éduquée et informée et si le pays est doté d'un système de gouvernement soucieux de la santé publique et réellement structuré.

La comparaison avec le voisin haïtien est, à ces points de vue, édifiante et force le respect, quels que soient par ailleurs les griefs que formulent, pour des raisons diverses voire contradictoires, certains Cubains et certains étrangers à l'égard des autorités.

Pas facile de se faire une idée de l'extérieur, si l'on veut éviter les simplifications excessives, dans l'un comme dans l'autre sens. Cela demande d'accepter des points de réflexion sur l'intérêt général, évidemment en conflit avec tous les intérêts particuliers lorsque c'est l'urgence qui commande, de tenir compte de la réalité matérielle du pays, et de laisser de côté toutes les caricatures et les certitudes à priori.



A entendre les Cubains, les cinq heures qu'a duré le passage du cyclone dans la nuit du 25 octobre et celles de la découverte de la situation au petit matin, ont été des moments terribles. Tous les anciens s'accordent à dire que les « grands » cyclones de l'histoire récente qui faisaient jusqu'à présent référence – Flora et Ines - n'étaient que des coups de vent en comparaison avec le dernier venu. Dans tous les récits revient la description de ces heures d'attente terriblement angoissantes dans le noir, fenêtres et volets clos, des enfants cramponnés aux parents, des cris, des pleurs et des prières, du sifflement incessant du vent (265 km/h dit-on !), du fracas des murs et des toits qui s'effondrent sans qu'on sache où cela se produit, des arbres qui volent et du crépitement des impacts de branches déchiquetées sur les portes et les murs.

Tous évoquent aussi les gens hagards au lendemain lorsqu'ils purent enfin sortir de leur confinement et du spectacle traumatisant à l'extrême de leur maison, leur rue ou leur quartier défiguré, quasiment méconnaissable. Odalis, qui vit dans le village du Cobre, sanctuaire national et haut-lieu de tous les pèlerinages, raconte, avec un beau et étrange sourire, dont on ne sait pas s'il relève de l'autodérision ou du rictus dissimulateur, qu'elle a passé toute cette nuit sous son lit, allongée à même le sol en terre battue, après que le toit de sa très modeste maisonnette s'est effondré au milieu de la cuisine. Elle garde de ces heures un souvenir terrifiant et s'étonne encore de s'être retrouvée aussi sale au sortir de son abri de fortune. !

Personne n'a oublié les quinze jours sans électricité, la dizaine de jours sans eau puis encore les jours avec une eau brunâtre impropre à toute consommation et porteuse de tous les dangers réels ou supposés, les rues impraticables et l'absence de toute communication téléphonique pendant plus d'un mois.

Mais tous vous diront : nous sommes en vie, relativisant d'un seul trait toute tentation de sur dramatisation. La vie continue, les négoce petits et grands reprennent, les fêtes retrouvent toute leur place... Sacrés Cubains !



Que dans ce contexte, des voix s'élèvent pour dénoncer des lenteurs, les difficultés à obtenir l'autorisation d'acheter les matériaux nécessaires pour colmater les toits et reconstruire les murs, les combines des uns ou des autres qui font que des objets distribués au titre de l'aide d'urgence se retrouvent en vente sur les marchés plus ou moins officiels, cela n'a rien d'étonnant. Même si la plupart des gens reconnaissent la nécessaire classification des urgences, chaque individu a parfois du mal à ne pas considérer sa situation comme prioritaire, surtout lorsqu'il a les moyens nécessaires et l'impression de ne pas pouvoir user du pouvoir qu'ils devraient lui donner !

Que certains donateurs étrangers se scandalisent de voir que l'aide qu'ils avaient choisi de destiner à telle ou telle institution ne peut pas être ainsi délivrée en direct mais doit être soumise à la gestion globale des autorités et qu'ils en prennent immédiatement prétexte pour affirmer que les Cubains se méfient des étrangers, est déjà beaucoup moins compréhensible sauf à opter pour une distribution à la bonne volonté des donateurs et à accepter les immenses disparités qui s'ensuivraient.

Le passage par les autorités cubaines, dont il ne peut naturellement pas être affirmé qu'elles seront exemptes de toute forme de prise d'intérêt voire de corruption, me semble néanmoins la seule et la meilleure solution possible pour assurer une forme d'égalité face à la catastrophe.

Après des recherches compliquées, je rencontrerai demain matin la Déléguée provinciale du Ministère du Commerce Extérieur pour tenter de définir avec elle et en aucun cas à sa place, un bénéficiaire de la solidarité qu'il nous appartiendra de construire rapidement. A suivre donc !

Santiago de Cuba
Mercredi 9 janvier 2013